

Fugitivos del Paraiso

Avec Arnaud, nous n'avons pas souvent l'occasion de grimper ensemble. 800 kilomètres nous séparent lui dans son Briançonnais, moi dans mes Pyrénées. On se croise chez lui l'hiver, le temps d'un cocktail de glace explosif. À l'affût des métamorphoses du gel, il choisit le bon plan à chacune de mes visites. Et puis Arnaud, c'est un compagnon de voyage... En décembre 2006, à Rum, nous avons réalisé un vieux projet commun dans la face ouest de Nasrani ; ce voyage de quatre jours m'avait poussé à chasser, pour un temps, les fantômes d'une longue léthargie mélancolique dû à la disparition d'un ami. Cette pierre de sable nous avait joué de bons tours. Il fallait y croire jusqu'au bout pour la voir s'amadouer.

Depuis quatre ans, nous n'avons pas grimpé ensemble à Taghia. En amateur ou comme guide, j'y revenais chaque année.

En 2005 en compagnie de Michel Bourdet, Thomas Berges et Joël Tost, nous avons passé trois jours au fond de l'Akka n'Tazarte et ouvert deux voies au Jbel Tadline.

En face ouest, il restait un cheminement à découvrir ; plus difficile, certainement, que les précédents mais sans aucun doute exceptionnel. J'avais ce projet en tête ce printemps et quand Arnaud m'annonçait que ses plans étaient similaires, la voie avait déjà pris alors une bonne part de son existence.

Convaincre Martin Élias de partir quatre ou cinq jours loin de Taghia ne fut vraiment pas compliqué. Martin est un garçon ouvert, d'un enthousiasme éblouissant prêt à toute nouvelle aventure.

Par chance, nous arrivons à Taghia après le passage de 80 grimpeurs. Le gîte des Messaoudis a retrouvé un calme relatif. À Zaouia, j'ai demandé à Moa de se joindre aux autres muletiers pour nous accompagner au fond des Akkas. Il fait partie de ces gens que j'aime retrouver.

Mohamed, le frère de Saïd, fait bien sur partie du voyage, il connaît bien le chemin car si celui-ci ne présente aucune difficulté pour un marcheur, les orages mofidient le lit du torrent asséché et le cheminement devient parfois complexe avec des ânes. Il faut alors bouger des pierres, faire des marches pour faciliter l'avance des précieux quadrupèdes.

En début d'après-midi nous arrivons à la grotte en face de la paroi. Les paires de jumelles changent sans cesse de mains... La voie se dessine sur le grand mur rouge.

J'ai gagné au tirage au sort pour commencer. Au pied d'une paroi, j'ai hâte de quitter le sol ; la situation me convient parfaitement, mais je sais aussi qu'elle aurait ravi mes compagnons de cordée. Ils oseraient presque émettre des doutes sur les hasards de la « courte paille ».

Dès les premiers mètres, le message est clair, il va falloir se battre, le sac de hissage ne va pas froter. Un cheminement évident mène sous un toit. Deux spits protègent alors une traversée ascendante sur la gauche jusqu'au relais. Au-dessus un mur sans réelle faiblesse s'offre à Martin.

« Bon, bon, on va y aller » dit-il dans un français qu'il a appris avec une facilité déconcertante. Je connais peu de gens comme lui qui associe l'argot au langage le plus raffiné avec autant d'élégance... Mais l'heure est aux actes !

Martin grimpe de goutte en réglette dans ce mur difficile ; il a bien posé un spit, mais maintenant en direct au-dessus du relais, s'il tombait cela ferait mal... Il ne fait que trembler, se laisse glisser sur un crochet posé à la hâte et, ouf, pose un autre spit. En second, Arnaud et moi apprécierons à sa juste valeur la maestria de notre compagnon riojano. Ce sera le passage clé de la voie.

Au relais, nous fixons notre corde de hissage pour retrouver notre grotte, un feu de bois et nos victuailles.

Du sol, il est difficile d'évaluer la dimension des passages. Une traversée beaucoup plus courte que prévu permet à Arnaud d'accéder au premier grand dièdre. L'escalade y est magnifique. Mon tour est revenu avec pour mission de trouver la solution des plaques jaunes.

À priori rien de très évident, mais les bonnes surprises succèdent aux bonnes surprises. Une escalade fine, intuitive mène par une traversée ascendante vers la droite à la base du second grand dièdre.

Nous traînons une petite angoisse depuis la veille. Nous n'avons pu mettre que six spits avec la première batterie et quand Martin finit de poser le cinquième relais, la logique voudrait qu'avec notre second et dernier accu, un seul spit nous soit alloué. Dans quelques dizaines de mètres nous devrions gagner une zone moins raide, plus fracturée. Mais au-dessus une barrière de toit et sur la droite un vague éperon nous dissimulent cette réalité. Tandis que l'orage gronde à l'ouest, la perplexité et le doute s'invitent dans la cordée. Martin trouve encore quelques bons mots et Arnaud décide d'aller voir sur la droite. Il monte sous les toits et entame une traversée finement sculptée. Le dernier spits est posé avec les ultimes soubresauts du perfo. Arnaud contourne l'éperon et sait alors que nous sortirons.

La pluie arrive et s'intensifie. Je fais une grande longueur sans difficulté et Martin gagne trempé la vire sommitale.

Nous avons ouvert une voie magnifique, l'une des plus belles de Taghia.

La pluie vient de cesser, nous hâtons le pas pour retrouver avant la nuit l'arbre du Tadline, celui qui ramène au canyon.

Christian Ravier, Voyage à Taghia en 2008